

Colette Soler

La mère, majuscule *

Le pas-tout généralisé

J'ai déjà beaucoup parlé, écrit aussi, sur le thème de la mère et de ses incidences sur l'enfant, sur les différences entre Freud et Lacan à cet égard, et sur les apports propres de ce dernier qui sont maintenant bien connus. Aujourd'hui, je crois qu'une mise à jour de la question est nécessaire en fonction de ce que Lacan a accentué à partir de ...*Ou pire*, à savoir le *Y a d'Un* et rien d'autre, autrement dit, pas le deux du lien, la formule tirant les conséquences du « y a pas de rapport sexuel » émis dix ans avant. Quelle est l'incidence de ce *Y a d'Un* au niveau de ce qui se joue entre une mère et son enfant ? Évidemment, il s'applique d'abord au niveau de l'amour sexué où il objecte à l'Un de fusion car la jouissance n'y est pas liante et ne fait pas même couple. Mais sa portée est plus large, indissociable du statut langagier de l'inconscient, ce *Y a d'Un* objecte aussi au tout : « Il n'y a pas de tous [...] mais des épars désassortis », disait Lacan en 1977. C'était à propos des analystes, mais on peut étendre la question. Là où règne le *Y a d'Un*, à supposer que ce ne soit pas partout, il n'y a pas de tous possible, on est dans le registre du pas-tout et pas seulement pour les femmes. Et quand on parle aujourd'hui du déclin du Père, majuscule, et on a raison de le faire, que dit-on, sinon que fait défaut le Un d'exception nécessaire pour constituer un ensemble des tous, quel qu'il soit ? Or, s'il fait défaut, restent alors le pas-tout généralisé de la singularité des jouissances symptômes, et avec lui un collectif réduit à l'agglomérat des Uns, des *unarités*, que l'on peut compter comme les femmes, chacun dans son ineffable différence. C'est ce que dit je crois, entre autres choses, la grande clameur de ce début de siècle : le lien problématique des individus, des Uns tout

* Contribution au congrès d'Espace analytique, Paris, septembre 2012.

seuls. Alors est-ce le hors lien social généralisé qu'apporte l'époque ? Ou, si vous préférez, qu'est-ce qui peut faire tenir ensemble les *unariétés* corporelles que sont les parlants ? L'évolution des familles et des couples montre au moins que ce n'est pas aisé.

Dans la psychanalyse, on a reconnu que l'enfant objet de désir appartenait au registre de l'avoir phallique, et c'est la différence entre une mère et une femme. Mais ne faut-il pas ajouter que le pas-tout de l'*unarité* s'applique à chaque mère, chacune étant singulière dans son *unarité*, c'est-à-dire dans l'économie de son fantasme de désir et dans sa jouissance symptôme ; là, les conséquences ne sont pas les mêmes qu'au sein des autres liens. En effet, une mère, chaque mère, est préposée par toute notre organisation culturelle et sociale à être le premier agent de l'humanisation et de la socialisation de l'enfant, et la question se pose de savoir quelles en sont les conditions minimales.

Je m'avance dans cette question de la fonction de la mère avec prudence, car c'est l'un des thèmes où les préjugés ont le plus de poids, avec celui des femmes, d'ailleurs. À leur sujet, plus qu'à d'autres, la théorie relève souvent du symptôme. Ça produit des apports précieux parfois, l'exemple de Mélanie Klein est éclairant sur ce point, mais sur la mère on aura tout entendu, depuis l'unique amour sans ambivalence qu'elle porterait à son fils selon Freud, jusqu'à la dangerosité de la mère crocodile imagée par Lacan, en passant par toutes les insuffisances de ses soins qui ont tellement passionné le Middle Group anglais. C'est une question épistémique complexe qui engage tout le problème des relations entre l'expérience et la pensée de cette expérience, puisque les analystes ont, je crois, le devoir de penser leur expérience, pas seulement de la décrire. Or, pour parler de l'incidence de la mère, tous invoquent, comme de juste, les propos des analysants, voire les témoignages des sujets hors analyse. Seulement, le problème c'est qu'on ne peut pas attendre d'une expérience, ici celle du sujet, qu'elle délivre elle-même les ressorts qui la déterminent. On ne peut pas imaginer par exemple que l'inconscient délivre une théorie de l'inconscient. Eh bien, de même pour la fonction de la mère.

Les dits analysants sont d'abord des dits de plainte et de demande corrélative. Plaintes concernant les manques, manques de réussite, de confiance, de capacités, etc., tout ce qui se subsume sous

le terme de manque phallique. Puis plainte de ce qui s'impose dans le registre des pulsions et qui se met en travers des vœux d'amour et de jouissance sexuelle. En bref, ce que nous nommons symptôme, ou répétition. Mais, de fait, l'analysant ne se contente pas d'exposer et de déplorer ses maux, il cherche à se les expliquer et formule lui-même spontanément des hypothèses causales, toute la question étant de savoir si les hypothèses analytiques peuvent se contenter de transposer les hypothèses analysantes. Celles-ci sont toujours des hypothèses biographiques qui convoquent, outre les accidents de la vie, les antécédents familiaux. Sous transfert, les sujets imputent leurs limites et symptômes au fait d'avoir eu tel père, voire pas de père, ou telle mère, voire pas de mère ou une mère... insuffisante, ou les deux à la fois, tels parents et pas d'autres. On se souvient du roman familial détecté par Freud. Pas de doute, l'Œdipe freudien est venu à Freud par ses analysants, même si la culture lui a fourni des arguments d'appoint. Le thème même qui nous occupe d'ailleurs aujourd'hui, celui de l'impact des changements de la famille sur la descendance, se situe dans la même ligne.

Alors comment aborder la question aujourd'hui ? D'abord quelques remarques sur ce qui a changé en ce début de siècle. Remarques brèves car on ne parle plus que de ça, c'est connu. Il y a deux changements majeurs. La structure familiale classique supposant le couple est en voie de disparition rapide et du coup la prévalence de la personne de la mère va croissant, car elle est souvent le seul élément stable de la famille et dès lors tient plus que jamais le haut du pavé dans cette mémoire qu'est l'inconscient. La dissociation de la parentalité et de la division sexuelle avec les couples homosexuels, les naissances instrumentées par la science, etc., est patente.

Il y a aussi des changements idéologiques dans la conception de l'enfant quoiqu'ils aient commencé il y a longtemps. Ariès a eu le mérite de mettre l'accent sur la fabrication discursive de l'enfant. La doxa commune suppose maintenant que la priorité des priorités est d'assurer le bonheur de l'enfant, et quand le commerce s'en mêle ça devient délirant. L'image de l'enfant « heureux et libre », comme disait Rousseau, a commencé à s'imposer au XVIII^e siècle. En ce sens, la doctrine analytique ne peut pas être en phase avec cette idéologie commune, parce qu'elle postule un nécessaire principe de limitation. Il faut d'ailleurs bien constater que les malheurs des enfances dans les

époques antérieures que toute la littérature atteste n'ont pas empêché leur humanisation, loin de là. Il faut donc disjoindre la question bonheur/malheur de la question humanisation/socialisation. Le bonheur sans faille de certaines enfances psychotiques en atteste au demeurant.

Puis des changements dans la conception de l'homme se cherchent, avec la montée des hypothèses comportementalo-cognitivistes, ou neuronales, ou génétiques, qui flambent dans le discours public du fait des développements de la science, et qui nous alarment quant à la conception de l'humain qu'elles portent, puisque au fond elles ramènent toutes à l'homme machine du XVII^e siècle. Or, ce qui est frappant à mes yeux, dans cette lutte idéologique, c'est qu'elles n'infiltrèrent pas le discours analysant. Au plus peut-on penser qu'elles dissuadent certains sujets de se tourner vers l'analyse, mais ceux que nous analysons restent envers et contre tout sur l'hypothèse biographique, de ce qui leur a manqué et de ce qu'ils ont eu à subir en matière de parents, et entre autres de mère. C'est un signe.

La psychanalyse aussi a changé, pas seulement l'époque. La première transposition théorique de ce que j'appelle l'hypothèse biographique analysante, c'est l'Œdipe freudien. Il vient certes des hypothèses analysantes mais il ne se borne pas à les répercuter. C'est une construction qui vise à en saisir le ressort. À cet égard la théorisation freudienne n'a jamais donné dans le thème de l'insuffisance parentale, à sa place elle a promu avec son Œdipe, et indissociablement, la fonction de l'interdit. Son hypothèse n'est donc pas l'hypothèse analysante, au contraire, elle pose comme nécessaires les limites dont l'analysant se plaint.

Sur cette question, malgré les formulations très différentes parfois opposées, il y a quand même dans le mouvement analytique un point d'unanimité : on s'accorde sur l'idée qu'entre la mère et l'enfant un effet de séparation est nécessaire. C'est d'ailleurs un sentiment plus large de notre culture, qui a inventé tous les dispositifs, toutes les institutions qui se proposent de veiller au maternage correct, et qui parfois en relayent les déviances. C'est que l'on perçoit plus ou moins clairement qu'humanisation et socialisation ne vont pas sans la rupture du couple de la jouissance originelle

Lacan est sur cette même ligne : c'est grâce à un effet séparateur qu'une mère peut n'être pas toute à son enfant et qu'un enfant

peut n'être pas un objet qui sature ses aspirations. Sauf qu'il a disjoint l'effet séparateur et l'Œdipe, dont les interdits symboliques ne font pas plus, selon lui, que mythifier des impossibilités de la jouissance pleine, qui sont réelles, et qui hantent le champ des satisfactions pour le parlant du fait du langage. Il les a déclinées, ces impossibilités, d'abord en termes d'effet de désir, puis de jouissance phallique, ce qui veut dire castrée, et enfin en termes de rapport impossible et de symptôme nécessaire. Il a donc reformulé, conçu autrement, le ressort de la séparation.

Conditions de l'humanisation

Je reviens aux conditions minimales de l'humanisation du petit d'homme. J'aime ce terme d'humanisation que j'emprunte à Lacan, mais il n'est pas facile à saisir. Je la distingue de la seule socialisation, au sens de l'intégration dans les standards d'un discours, alors qu'on les confond aujourd'hui, et que même on juge l'humanisation par la socialisation, comme si le conformisme social, celui que l'on veut imposer aux enfants de l'école maternelle dès 3 ans, faisait l'homme.

La socialisation, qui fait le tourment légitime des parents et des éducateurs, passe essentiellement par les préceptes de l'Autre social, dont les parents sont les premiers agents, la mère notamment, passe par ses impératifs, ses commandements, ses normes et ses interdits. Ils s'incarnent aussi dans des modèles prêtant à identification, les images étant un puissant instrument de la tyrannie de l'Autre. Aucune enfance n'échappe à cette prise aliénante de l'Autre non barré, dont les oracles disent ce qu'il veut et formulent ce qui vaut. Sur ce plan, l'amour narcissique du parent pour l'enfant, si puéril disait Freud, et tout saturé en fait de leur désir et leur jouissance propres, cet amour peut faire des dégâts car il préside à ce que Lacan a désigné comme le processus du « nommé à », qui est tout autre chose que la nomination, qui consiste à vouer l'enfant... à satisfaire à l'autre social, et bien sûr de façon d'autant plus rigide qu'il n'y aura qu'un partenaire, que ce soit la mère ou le père d'ailleurs, pour se faire l'agent de cet Autre.

L'humanisation est autre chose. Elle doit certes assurer les conditions de possibilité de la socialisation, et pour cela obtenir que soient noués pour un sujet le registre pulsionnel et les semblants qui président au lien social. Mais elle ne passe pas par les impératifs, n'a

rien à voir avec aucun magistère, ne dit rien de ce que seront les choix vitaux du sujet une fois sorti de l'enfance, ni de ses choix sexuels, ni de ses capacités sublimatoires, ni de ses goûts en général, et même rien non plus de ce que sera sa plus ou moins grande propension à l'*affectio societatis*. Si elle assure la socialisation, c'est en limitant la tyrannie du conformisme, soit l'aliénation à l'Autre du commandement, celle justement qui régit les personnalités « comme si » détectées par Hélène Deutsch, ou ce que Lacan appelait la psychose normale.

Quel est son ressort, si ce n'est pas l'interdit œdipien ?

La première hypothèse de Lacan, sur ce qui rend possible cette humanisation, disait qu'il y fallait la rencontre de l'Autre barré du désir, d'un désir à interpréter, parce que l'Autre ne peut en donner la formule. C'est pourquoi j'ai parlé de l'enfant interprète, cet enfant si sensible aux dits et non-dits de l'Autre qui lui permettent de faire une hypothèse sur la cause, et donc de mettre aussi au point la place fantasmatique qui est la sienne dans l'Autre, fût-elle négative. Il n'est pas d'analysant névrosé où l'on ne puisse repérer cette fonction séparatrice. C'était donc la thèse du désir comme condition de séparation. C'est elle qui a conduit Lacan à distinguer la mère de la femme et à accentuer la vertu séparatrice du désir proprement féminin qui prémunit une mère d'être toute à son enfant.

Or, le *Ya d'Un* réduit cette opposition entre les deux registres du désir et de la jouissance car c'est aussi bien et indissolublement l'Un de la *joui-sens*, de la chose désirante toujours obscure, que l'Un symptomatique de la jouissance vivante, au fond l'Un du *sinthome*. Or l'enfant, tout enfant est à la merci, au sens fort du terme, non pas seulement du désir mais des *unariétés* parentales quand ils sont deux, ou de la seule *unariété* maternelle quand elle est seule. Dans ce lien primaire, dans la relation de la mère au corps de l'enfant, le principe anti-sadien qui dit « tu ne disposeras pas du corps de l'autre » et qui est au fondement des droits de l'homme, ce principe est de fait suspendu. Il faut bien qu'il le soit puisque la mère ou son substitut est préposé au soin du corps et plus que du corps bien sûr. Qu'est-ce qui peut amadouer ces unariétés symptômes, les rendre propices au lien social, au-delà de posséder l'enfant comme plus de jouir ? Or cette relation de possession ne fait pas plus un lien social que le fantasme, qui lie seulement un sujet à son objet. Si *unariété* il y a, telle que

définie, le problème principal devient celui du lien possible – qui bien sûr suppose aussi une séparation du couple primaire, si peu social. Telle est la question.

Je la déplie un peu. L'enfant peut bien être objet de désir, comme on dit, il vient au monde d'abord comme objet de jouissance : un bout de chair vivante qui apparaît dans le réel, comme le répondant de ce que la mère a perdu originellement du fait d'être parlant. Privilège des femmes, dit Lacan. C'est là que s'ouvre l'espace des déviations possibles du maternage, qui peuvent aller jusqu'à l'abus érotique. En fait, ce n'est pas si fréquent, ça relève plus de la pathologie que du fait de société généralisé. Le vrai poids de la mère est ailleurs. C'est qu'en général, ce bout de chair, on lui parle, on lui chantonne à l'oreille, on lui raconte des bêtises, on le berce de sons, de mots, on commence donc, parallèlement aux soins du corps et sans même le savoir, à l'introduire à *lalangue*, qui s'entend mais qui ne dit rien – ce pourquoi Lacan parle de langue maternelle, celle où des éléments, des Uns sonores se jouissent avant tout sens. De ce fait, l'inconscient en tant qu'il est lié au savoir de *lalangue* s'enracine nécessairement dans le lien à la mère, avant tout langage car *lalangue* antécède logiquement le langage.

Jusqu'où peut-on tenir la mère pour comptable de cet effet ? Pas très loin je crois, car il suffit qu'elle lui parle pour qu'une *lalangue* s'installe entre elle et lui, une *lalangue* qui vient de la sienne mais qui est non pas la sienne mais celle de l'enfant, et sans qu'elle sache, sans qu'on sache jamais ce qui d'elle y aura été déterminant. Au-delà, bien sûr, elle l'introduit inévitablement au langage, à moins que ne surgisse la résistance autiste. Au langage qui dira quelque chose, donc à son *hystoire*, avec un *y*, où le désir qui lui a donné vie pourra éventuellement se lire. À ce niveau les délices du corps à corps débouchent forcément sur ce à quoi la mère est préposée par le corps social et que j'ai nommé la « police du corps ». Celle-ci commence à l'apprentissage de la propreté et va jusqu'aux habitus sociaux requis par les discours et relayés par ses institutions. C'est là que le discours de la mère a des effets d'inconscient, là qu'elle oriente plus ou moins le désir de l'enfant vers la parade phallique pour son garçon, vers la séduction non moins phallique pour sa fille, là donc que les oracles d'une mère peuvent se confondre avec les impératifs aliénants du discours le plus conformisant, à moins qu'à l'inverse ils ne s'en écartent

au point de compromettre toute socialisation. C'est là aussi que le désir d'enfant ne suffit pas à tout. Il faut une condition supplémentaire pour l'humanisation.

Finalement, il m'apparaît qu'il n'est pas étonnant que Lacan en soit venu, et encore tardivement, à substituer à la fonction du signifiant du Père, la nomination. Non seulement la nomination suppose la fonction séparatrice, mais surtout elle est une fonction de lien, et éventuellement sans les pères, au point que Lacan a pu homogénéiser fonction de nomination et fonction père. Il était temps, en pleine époque de déclin indiscutable du semblant du Père, d'un déclin qui se solde dans la réalité par la montée, si je puis dire, des papas, qui se dévouent de plus en plus aux soins maternels – parité oblige.

Si le parlêtre relève du *Y a d'Un* et de rien d'autre, si donc le collectif menace de n'être que juxtaposition de singularités symptomatiques hétérogènes, eh bien, la nomination, qui est un dire, reste le seul principe d'un lien possible entre les hétérogènes. Elle produit du lien. C'est qu'il n'y a pas d'autonomination, je l'ai développé ailleurs. La nomination est ce qui connecte possiblement les déconnectés. On constate d'ailleurs avec quel acharnement lesdits « épars désassortis » que sont les analystes recherchent les nominations. On peut penser que la famille traditionnelle fondée sur le couple sexué, celle qui a les faveurs de Benoît XVI, y était propice, mais on ne peut pas ignorer non plus qu'elle n'a jamais suffi pour ce qui est de parer au hors lien de la psychose, que ce soit la psychose dite normale, ou la flambante qui a fait les grandes heures de la psychiatrie. Eh bien, je crois que cette thèse permet de jeter un jour nouveau sur la fonction plus ou moins humanisante de la mère, et les inquiétudes que suscite dans le discours sa place toujours plus prévalente auprès de ses enfants.

C'est que le dire de nomination, d'où qu'il émane, pourvu qu'il émane d'une *unarité* elle-même nommée, ce dire qui fait entendre, sans nécessairement l'énoncer, un intérêt particularisé, un, je t'introduit comme mon enfant, ce dire est existentiel, par définition, comme tous les dire. Il est ou il n'est pas. C'est dire qu'il est radicalement contingent, il relève de la rencontre, tout comme l'amour, et non pas de la génération. Mais il faut bien saisir qu'il est antinomique avec le surnom, il n'entérine pas des attributs de la personne, il ne fait pas

non plus oracle pour celui qui est nommé, plutôt marque-t-il l'obs-
cure acceptation, de son être Unaire, de désir et de jouissance impré-
dicable. Aucun Autre social ne peut ni le produire, ni l'empêcher.
Tout ce que peut l'autre social, c'est « nommer à », qui est autre
chose, je l'ai dit, qui élève ses préceptes au statut de destin pour le
sujet. La nomination fait non pas destin, mais assise dans le lien
social, assise libératoire.

Or, je note que la famille avec un père n'en est pas la condition
nécessaire, ni même le couple sexué, et on sait aussi que cette condi-
tion peut être parfaitement remplie dans l'adoption. C'est ce qui man-
que, ce qui a manqué plutôt à tous les projets d'éducation commu-
nautaire du siècle passé, et ce que les utopies d'éducation collective
cherchaient à éradiquer : la relation singulière au nom. Une chose
curieuse, c'est que ces utopies qui flattent les idéaux égalitaires en pro-
posant de soustraire les enfants aux inégalités matérielles et subjecti-
ves des familles, en les confiant à un Autre social anonyme justement,
n'ont pas empêché que même dans leur cadre, on le constate, les élec-
tions singulières humanisantes fonctionnent... par rencontre, tuché !

Tout cela me mène à penser que l'on s'inquiète trop de la
régence des mères, même quand elles sont de fait bien foldingues
pour le malheur de leurs petits, et elles le sont souvent au regard de
la normalité sociale, mais le ressort de l'humanisation opère à un
autre niveau, celui que je viens de dire. Du coup, tous les dispositifs
institutionnels, i.e. anonymes justement, pour encadrer les égare-
ments ou la nocivité maternelle, tous ces dispositifs si raisonnables
mais qui entendent fonctionner comme Autre de l'Autre pour corri-
ger ce qui ne peut pas se corriger, à savoir les contingences familiales,
et quelles que soient les bonnes intentions qui ne manquent pas, ces
dispositifs comportent le risque de produire des effets forclusifs de
la nomination singularisante, et générateurs donc de conformités
« comme si ».